

ENTREPRISE ET RÉCIT DE VIES DANS *DAEWOO* DE FRANÇOIS BON

Honoré Yoro GBAKA

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Gbakahonore38@gmail.com

Résumé : Cette étude examine les vicissitudes de la vie liées à la fermeture d'une entreprise, difficultés mises en récit par François Bon dans *Daewoo*. Utilisant la technique du reportage journalistique, l'auteur-narrateur-enquêteur fait immixtion dans la vie des employés de « Daewoo », l'entreprise de Fameck en Lorraine, pour exposer le sort désastreux des personnages. Dans une démarche objective, François Bon s'invite dans la réalité sociale des employés, notamment celle des femmes. Il raconte ou, mieux, se fait raconter le parcours professionnel et les difficultés quotidiennes d'individus frappés par le chômage. La transcription romanesque des données recueillies articule une palette de procédés informatifs : une interview directe, le recours à une pièce de théâtre jouée par des femmes ou un article de journal traitant du sujet. Cette technique du « collage » est une hétérogénéité qui révèle formellement l'instabilité fondamentale et permet de capter un drame humain souvent imperceptible dans le flot continu des routines. En précisant la souffrance individuelle et collective par différentes nuances, Bon définit le canon d'un nouveau type de roman, le roman-puzzle. Il y montre la façon dont l'écriture fragmentaire reflète le récit d'une vie désemparée.

Mots-clefs : Chômage, « Collage », Employé, Entreprise, Roman-puzzle

Enterprise and life story in *Daewoo* by François Bon

Abstract: This study examines the vicissitudes of life following the closure of an enterprise, difficulties narrated by François Bon in *Daewoo*. Using the technique of a journalistic report, the author-narrator-investigator interferes in the lives of the employees of

"Daewoo", Fameck's enterprise in Lorraine, to explore the characters' disastrous fate. In an objective approach, François Bon explores the social reality of the employees, especially the women. He recounts, or rather, is told about the professional background and the daily difficulties of people who have lost their jobs. The novelistic transcription of the collected data articulates a palette of informative procedures: direct interview, use of a play performed by women or a newspaper article dealing with the topic. This technique of "collage" is a heterogeneity that formally reveals a fundamental instability and allows to capture a human drama often imperceptible in the continuous flow of routines. By specifying individual and collective suffering through different nuances, Bon defines the canon of a new type of novel, the puzzle-novel, where he shows how fragmentary writing reflects the narrative of a distraught life.

Keywords : "Collage", Enterprise, Employee, Puzzle-novel, Unemployment,

Introduction

Genre littéraire majeur, le roman incarne la liberté totale ; alors que la poésie et le théâtre ont gardé, en se développant, leur stabilité et leur canon, le roman s'est toujours adapté à l'air du temps. Malléable et réceptacle de toutes les innovations, le roman n'a pas arrêté de se décliner ; Mikhaïl Bakhtine en fait la description ainsi : « Il se constitue sous nos yeux. La genèse et l'évolution du genre romanesque s'accomplissent sous la pleine lumière de l'Histoire. Son ossature est encore loin d'être ferme, et nous ne pouvons prévoir toutes ses possibilités plastiques ». (M. Bakhtine, 1978, p. 441).

Si le seul objectif du genre romanesque reste la narration d'une histoire c'est-à-dire l'expression d'un récit, il revient au romancier la latitude de choisir sa matière (le sujet) et sa

manière (le procédé). Dans *Daewoo*, François Bon reprend à son compte la tradition zolienne du roman social qui met aux prises, au sein de l'entreprise, deux catégories sociologiques aux besoins et aux exigences diamétralement opposés : l'ouvrier et le dirigeant. L'entreprise ne saurait, cependant, se réduire à une organisation économique qui ne vise qu'à commercialiser un produit sur le marché ; elle est désormais perçue également comme un collectif humain et doit se vivre comme tel.

La singularité de *Daewoo* rompt avec le récit froid d'une histoire pour mettre en œuvre les expressions de la modernité littéraire en faisant valoir un ensemble d'outils qui rendent la condition ouvrière objectivable. L'auteur-narrateur mène une enquête en se servant de tous les biais d'informations : caméra, photographies, coupures de presse, interviews, émissions télé, scènes de théâtre pour témoigner et établir le « récit vrai » des ouvrières de l'entreprise coréenne Daewoo. En quoi le récit de Bon incarne-t-il une innovation narrative ? Comment l'auteur parvient-il à faire ressortir l'essence de ces vies particulières par l'amalgame du réel et de la fiction ? Comment l'en deçà et l'au-delà se répondent-ils dans l'œuvre ?

Ne se sentant lié par aucune convention générique, François Bon se sert d'une narratologie hétérogène, une sorte de « collage » qui va au cœur de la « pensée sociale » et permet de rendre la complexité du chamboulement des vies. Une constante sous-tend cet éclectisme apparent : une variation de focalisation qui permet, par une sémiotique narrative, d'identifier clairement les catégories sociales opposées et de rendre compte de la souffrance des ouvriers ; on peut donc considérer les personnages à la fois dans l'individuation des points de vue et dans le rattachement à un milieu d'appartenance les définissant.

1. Une instabilité formelle

Le basculement des rythmes familiaux et des habitudes de vie provoquent une inconstance qui ne peut être retranscrite par une linéarité scripturale. A la suite d'une fermeture d'usine, les repères se brouillent souvent et disparaissent même parfois. Le processus de transgénéricité que met en place l'auteur-narrateur-enquêteur offre la clef de compréhension de la situation des ouvrières licenciées de Daewoo.

1.1. *Le grand nuancier ou le recours au « collage »*

L'écriture de Bon est caractérisée par une rupture incessante décrivant une palette de procédés qui cohabitent et alternent ; on pourrait parler, à la suite d'André Guyaux de fragmentation textuelle : « L'étymologie du mot persiste à dénoncer la coupure, la séparation, pour ne pas dire la blessure ou l'opération qui fait d'un fragment ce qu'il est : un être échappé de tout ce qui n'est pas ou n'est plus (...) ». (A. Guyaux, 1985, pp. 7-8). En réalité ce décousu apparent constitue la réplique de la déflagration causée par le chômage infligé aux ouvrières de l'usine de Fameck. Loin d'être un banal ressenti, ce tourment a des conséquences physiques, psychologiques et sociales quantifiables ; les effets rupteurs fixent définitivement la morphologie du texte, concourant ainsi à une entreprise de déconstruction, écho du désarroi des licenciées. L'investissement fragmentaire du texte renvoie à une détermination constante de l'objet que Françoise Susini Anastopoulos explique par ces mots : « En effet, ce regain d'intérêt pour tout ce qui est fragmentaire, fragmental, fragmentiste, voire fractal, est sans doute imputable aux hantises de notre société confrontée à l'éclatement et à la dispersion ». (F. S. Anastopoulos, 1977, p. 1).

Selon toute vraisemblance, le reportage de l'enquêteur social semble dicté par la ruine c'est-à-dire la désagrégation du collectif du personnel que l'on pourrait nommer « famille Daewoo », étant entendu que les ouvrières elles-mêmes n'arrivent pas à se défaire de leur appartenance à l'entreprise : on les appelle « anciens Daewoo » (F. Bon, 2004, p. 80). Toute idée qui montre bien qu'elles bénéficient de l'éclat de l'entreprise ; utilisant la formule de R. Jakobson (1963, p. 38), on peut parler, en l'occurrence, d'« analogies fécondes », autrement dit d'échos favorables ou positifs. Le choc de la déchirure familiale ou pour mieux dire l'implosion familiale paraît d'autant plus retentissante en Lorraine et particulièrement dans la ville de Fameck marqué par l'enseigne coréenne :

La multiplicité galopante de ces faits : une société laisse s'effondrer des pans entiers de ce qui, pour celles et ceux qui le vivent, représente l'essentiel et cela vous cerne, sape ce qu'on revendique pour soi-même, ses enfants et ses proches, de destin à construire, d'aventure à guider où la vieille tâche d'homme signifie. Des fractures courent la surface du monde réel et la délitent. (F. Bon, 2004, p. 11).

La dureté et la vérité de cette réalité ne peuvent être entièrement exprimées par les faits. Pour saisir l'indicible qui marque le corps et le cœur humains, il importe de ne pas s'en tenir à l'immédiat de l'expérience sensible des choses, mais de dépasser la matérialité pour viser une efficace poéticité, d'où le choix du récit :

Ils appellent le récit parce que le réel de lui-même n'en produit pas les liens, qu'il faut passer par cette irritation ou cette retenue dans une voix, partir en quête d'un prénom parfois juste évoqué, et qu'on a griffonné dans le carnet noir. Les noms de ceux qui ne sont plus, comme autant d'appels d'ombre. La masse que cela supprimait de figurer, recons-

truire : il n'y a littérature que par le secret tenu. (F. Bon, 2004, p. 13).

Par ailleurs, c'est bien cette liberté auctoriale du romancier qui permet le choix titulaire de *Daewoo* et le décroisement générique autorisant la représentation de scènes de théâtre dans le texte narratif. À dire vrai, le nom de « Daewoo » s'affiche au frontispice de l'œuvre faisant par une éponymie main basse sur l'histoire des ouvrières racontée dans l'œuvre. Il existe une sorte de vampirisme métonymique qui cache une rupture de cohérence, caporalise tout le personnel de l'usine et escamote l'ignominie de la gouvernance et les conséquences déshumanisantes qu'elle génère. Quant aux scènes dramatiques, elles invitent à l'ouverture ; on assiste avec le recours à ce genre à une échappatoire à la fois vers un épanchement et une intellection, offrant du coup la possibilité de verbaliser dans un jeu de ventriloquie : « Pourtant, cela qu'il y avait ici aussi à extorquer : ce mystère qui soude un lieu à l'énigme des hommes se passe parfois des traces. Et la tension poétique d'une prose est ce mouvement, par quoi on extorque au réel ce sentiment de présence ». (F. Bon, 2004, p. 102). L'écrêteau sur la voiture du narrateur-enquêteur crée une ambivalence, il n'est plus uniquement le reporteur avec un appareil photo, un « Sony MiniDisc », une « caméra » et un bloc note, il devient tout aussi bien metteur en scène : « J'ai la Peugeot break du théâtre : Centre dramatique national de Nancy écrit sur la portière de la 405 (...) ». (F. Bon, 2004, p. 40).

Il serait plus judicieux de dire que le narrateur-enquêteur est un chroniqueur social qui admet deux phases à sa mission : la première phase consiste en une collecte d'informations et la deuxième à la transcription de celles-ci. Il semble accorder un égal intérêt aux deux phases ; à preuve, la seconde étape ne constitue pas à ses yeux un acte simple, mais un véritable exercice de lucidité : « J'appelle ce livre

roman d'en tenter la restitution (du désarroi) par l'écriture, en essayant que les mots redisent ou se détournent (...) ». (F. Bon, 2004, p. 42). Il précise, du reste, davantage sa mission par ce mot :

Mon travail, c'est de rendre compte par l'écriture de rapports et d'événements qui concernent les hommes entre eux. L'énigme, c'était Daewoo vide, mais à chercher ainsi ce qui porte trace et fait mémoire, il semble que chaque manifestation de la ville participe de la fresque et la complète, s'y insère de façon aussi serrée et nécessaire que dans un puzzle. (F. Bon, 2004, p. 190).

Dans *Daewoo*, la discontinuité textuelle, en plus d'incarner le reflet de la factualité c'est-à-dire une sorte de « harmonie imitative » du réel, paraît une itinérance scripturale qui esquisse le canon d'un genre nouveau, le roman-puzzle.

Pour être plus complet dans la réalisation de cette technique du « collage », le narrateur multiplie les indices de présence aux côtés des ouvrières et dans les locaux de l'ancienne usine Daewoo. Il sert donc, en connaissance de cause, de courroie de transmission pour rendre visible la situation de ces vies bourrelées de douleurs et répercuter par là-même leur histoire sociale. À son époque, Zola soulevait déjà avec pertinence les problématiques de la condition ouvrière en donnant à voir de façon saisissante le drame de la vie professionnelle et son incidence sur la vie sociale voire intime ; A. Gosmann (2010, p. 169) le résume ainsi : « Zola nous indique les bonnes questions à poser, que la lecture des romans peut approfondir notre compréhension du système économique capitaliste dans lequel nous vivons ». François Bon, va au-delà de l'objectivité naturaliste pour faire correspondre les incertitudes de la vie professionnelle avec une écriture protéiforme: la narration suit la sinuosité des

trajectoires professionnelles. Par une mise en abyme, le narrateur-enquêteur est à la fois « écoutant » et « racontant », il écoute le récit des ouvrières et est écouté à son tour par le narrataire : « Je suis entré et ai serré la main des institutrices. Maryse P. est arrivée au moment presque de la sonnerie, (...) nous sommes entrés dans le bureau qu'on m'avait proposé pour l'entretien. (...) Et puis, sur une phrase, j'ai demandé la permission d'enregistrer, ai sorti mon Sony MiniDisc ». (F. Bon, 2004, p. 22). En fait, on l'écoute écoutant les personnages. Cette scénographie dénote une empathie à l'opposé de l'indifférence des dirigeants de l'entreprise Daewoo de la région Lorraine soutenus par les représentants de l'État français : « Elle (Anne D., ouvrière) est restée silencieuse, je ne voulais pas casser ce qu'elle semblait attendre ». (F. Bon, 2004, p. 59). Le narrateur-enquêteur assume son engagement auprès des ouvrières et indique son statut de « grand manitou » décidant souverainement de la forme des comptes-rendus : « Dire ou crier ce que cela signifiait de colère, les usines vides, ce que cela évoquait pour notre idée d'humanité en partage, c'est ce que je voulais. L'enquête, le récit, m'appartiennent ». (F. Bon, 2004, p. 82). La fréquentation des ouvrières licenciées et le recueil de leurs témoignages finissent par créer chez le narrateur-enquêteur des affects qui semblent l'assimiler à un diariste. Il est immergé dans les circonstances et semble faire de la situation sa propre cause, un engagement personnel ; son explication indique le niveau de son implication :

C'est moi qui avait voulu qu'on parle de la peur qui s'installe, de la peur ordinaire, quand derrière l'avalanche des chiffres, il y a cette simple perpétuation du quotidien, du visage qu'on offre aux autres dans la ville, de qui on est pour ses enfants et ce qu'on leur propose. On m'a laissé prendre des notes, on m'a demandé souvent de ne pas faire état des noms parfois ni du nom ni du prénom. Je ne

prétends pas rapporter les mots tels qu'ils m'ont été dits : j'en ai les transcriptions dans mon ordinateur, cela passe mal, ne transporte rien de ce que nous entendions, mes interlocutrices et moi-même, dans l'évidence de la rencontre. (F. Bon, 2004, p. 42).

Les ouvrières licenciées qui se sentent abandonnées à la fois des dirigeants de Daewoo et des autorités françaises retrouvent dans la démarche de l'enquêteur-narrateur, non seulement un regain d'intérêt, mais aussi et surtout une expression d'humanité. Le personnage de Géraldine Roux l'affirme dans l'entretien qu'elle lui accorde : « (...) quelqu'un qui écrit sur les ouvriers, c'est la preuve que dans ce bas monde on a encore un peu de bon cœur ». (F. Bon, 2004, p. 90). Cette déclaration ne fait pas que formuler une reconnaissance à l'égard des prévenances du narrateur, elle décrit également la distance qui sépare les classes sociales. Géraldine Roux semble admettre que la condition ouvrière représente l'envers du décor social et vouloir y accéder demande la transgression de certaines barrières.

1.2. L'expression d'un effacement

Avoir un emploi, vous insère dans un environnement professionnel qui n'est rien d'autre qu'une nouvelle socialisation. Être employé dans une entreprise internationale comme Daewoo ajoute de l'éclat à cette vie nouvelle. La fermeture de l'usine Daewoo inflige donc une double peine, celle de la désocialisation et celle de l'extinction de la « gloriole ». L'instabilité se mesure donc aussi à l'incertitude ou à l'exclusion de la propriété du patrimoine commun. L'incipit de l'œuvre présente cette dépossession comme la problématique majeure à laquelle sont confrontées les ouvrières licenciées : « Refuser. Faire face à l'effacement même ». (F. Bon, 2004, p. 9).

Effectivement, après la fermeture de l'usine, les « anciennes Daewoo » se battent contre l'oubli, elles ne veulent pas que leur douleur soit invisible et leur souffrance escamotée. Le risque d'une routine qui lisse tout ou qui ignore les aspérités d'un sort injuste leur semble insupportable : « Effacement : parce que tout ici, en apparence, continuait comme avant, simplement ». (F. Bon, 2004, p. 11). Par ailleurs, ces femmes ne se valorisaient que par rapport à leur travail, il leur reste encore une mémoire sensorielle qui fait refluer en elles le souvenir des sensations d'une vie professionnelle passée, autant d'éléments qui les définissent et dont l'expropriation est vécue comme une véritable violence : « Effacement : parce que ce qui transperce l'actualité, séparant ou brisant ce qui était établi de façon stable entre les hommes et les choses, a disparu sans suffisant examen préalable des conséquences ». (F. Bon, 2004, p. 13). Le silence de la société ou le caractère éphémère de la prise en compte des problématiques liées à la perte de l'emploi paraît tout aussi désastreux que le licenciement lui-même. Les ouvrières se sentent toutes seules au milieu de tous, accablées par une situation sur laquelle elles n'ont aucune prise, confrontées à une société insensible qui continue sa marche inexorable malgré la souffrance de certains de ses membres : « Vouloir croire que tout cela qui est muet (muselé, effacé) va dans un instant hurler, que l'histoire ailleurs déjà a repris et qu'on ferait mieux de suivre, plutôt que de revenir ici côté des vaincus ». (F. Bon, 2004, p. 9). La dignité du personnel ouvrier, sa marque d'estime, est atteinte avec la dégradation de l'écriteau de DAEWOO qui s'effiloche graduellement. En effet, la ruine de cet emblème suprême qui trônait dans le ciel de Fameck et constituait la fierté des « petites gens » finit par annihiler tout espoir de retour à une situation *ante* :

La disparition progressive des six lettres, d'abord comme on efface à la machine, enlevant les dernières lettres. Quand j'étais arrivé, c'est un O majuscule qui se promenait dans le ciel, soulevé par le bras jaune de la grue au-dessus du rectangle bleu de l'usine : et DAEWOO puis DAEWOO, écrit en géant sur l'usine. (F. Bon, 2004, p. 77).

D'un autre côté, le motif de l'espace pourrait être considéré comme l'autre aspect de l'effacement ; P. N'Da (2010, p. 239) rappelle, du reste, le caractère essentiel de cet élément en ces termes :

L'espace n'est pas un simple décor de la fiction, un circonstant des actions narrées mais [il] est lié au fonctionnement du reste : C'est une donnée essentielle, un élément signifiant au même titre que la diégèse, les personnages, le temps. L'espace, comme tous les autres éléments du récit, est une création de l'auteur ; Il est produit, organisé, construit et inscrit dans le système signifiant du texte ; il participe non seulement à la production de la signification, mais il est créateur de sens.

Dans le texte de François Bon, l'espace perd de son allure, il devient désincarné ou pour mieux dire l'auteur fait de la « spatialité du vide » un choix thématique constant. Aucun endroit de l'usine n'est épargné, l'extérieur comme l'intérieur indiquent le désert, signe de la désolation qui accable la vie des ouvrières. On peut le voir dans la proximité de l'usine : « Au lieu de quoi vous marchez encore. Un rond-point (ils disent giratoire, mais le mot n'est pas convaincant), de l'herbe mitée et un parking sous des enseignes déteintes. Au lieu de quoi c'est un arrêt de bus sans personne qu'une silhouette alourdie traînant des sacs de supermarché ». (F. Bon, 2004, p. 10). On en fait également le constat dans l'usine même : « Le bâtiment bleu était vide, l'usine avait changé de nom, et tant pis pour les hommes et femmes qu'on en avait rejetés, rendez-vous à prendre à la

cellule de reclassement, qui ne reclasserait pas grand monde (...) ». (F. Bon, 2004, p. 13). Ce vide va encore plus loin, on pourrait dire, à juste titre, qu'il irradie dans tous les sens puisqu'il prend possession de l'être ; décryptant une vision onirique, l'ouvrière Anne D. explique : « j'étais là, je ne bougeais pas, et ce n'était plus l'usine, mais un sol bombé, une place vide et trop blanche ». (F. Bon, 2004, p. 60).

La transgénéricité et l'effacement arrivent, dans le texte de Bon, non seulement à affirmer une marque d'écriture, mais à établir aussi une quasi-symétrie avec les interrogations qui habitent les ouvrières licenciées et les adversités qui les chargent. Le romancier ajoute à cette exploration formelle une confrontation des points de vue qui rend éblouissant le contraste des points de vue.

2. Des points de vue antagonistes

Une entreprise est une communauté en action, et l'on trouve dans ce collectif de travail un personnel hétéroclite : des dirigeants, des ingénieurs, des ouvriers. Chaque tâche et chaque membre du personnel concourent, dans une parfaite coordination, au bon fonctionnement de la structure. Cette vérité de raison ne résiste pas à la vérité des faits ; des réseaux de proximité peuvent se former pour mettre l'autre dans une relation duelle. Ainsi, dans le texte de Bon, deux mondes découpés en compartiments étanches ouvrent des perspectives dissonantes, provoquant une forte polarisation.

2.1. Une perspective mondialiste

L'économie peut être réduite à des paramètres simples, comme des catégories opposant le lointain au local. Cette perception affuble les dirigeants de qualités qui tranchent définitivement la dichotomie des deux pôles ; c'est ce que nous dit Thierry Beinstingel dans sa réflexion sur le travail dans le récit français à partir des « Trente glorieuses » :

Les romans ou écrits qui mettent en scènes des dirigeants d'entreprises présentent le travail comme une réussite [...]. Dans cette littérature de confrontation qui existe depuis "Germinal" le patron est un être souvent mal faisant, un exploiteur. La description de chefs d'entreprise dans la littérature révèle non seulement les différences qui existent entre cette catégorie et les autres mais elle agite le fondement de l'assujettissement qui a lui-même présidé à la répartition des catégories professionnelles depuis leur création. (Beinstingel, 2017, pp. 232-233)

Les caractéristiques des dirigeants se remarquent dans le comportement standardisé de ceux-ci. Leur attitude surfaite vise à les distinguer des autres c'est-à-dire ceux d'en bas qui leur servent de repoussoir et qui, par contraste, les mettent en valeur. Ils utilisent tous les moyens, y compris le langage, pour ériger la frontière des classes sociales : « Les mots à voix posée et propres des puissants, mots civilisés du geste qui écarte de l'égalité ses semblables et ne l'est pas, le geste civilisé. Et les mots de ceux qui ensuite n'en peuvent mais, entre reclassement et chômage, jusqu'à ces pauvres inscriptions de la ville, qui tâchent de tenir après le coup (...) ». (F. Bon, 2004, p. 11).

De surcroît, Les autorités publiques constituent pour les dirigeants d'entreprise des « bras séculiers » qui leur prêtent main. En l'occurrence, il existe des responsables immédiats (les dirigeants de l'entreprise) et des responsables médiats (au second degré, le gouvernement, les responsables politiques, les autorités). L'intervention partisane des derniers nommés confère une force illocutoire, selon qu'ils utilisent le langage, ou une force dissuasive, selon qu'ils utilisent la loi pour décourager les licenciés de toutes initiatives conflictuelles ; cela est exprimé par l'ouvrière Géraldine Roux : « Il faut aussi revoir les conditions d'intervention des autorités publiques, pour éviter d'envoyer à chaque crise un pompier de service ». (F. Bon, 2004, p. 92). Les

subtilités langagières n'échappent pas à la lucidité des ouvrières, la même ouvrière Géraldine Roux décrypte, par ce mot, le jargon des dirigeants : « Le pompier dont il parle, c'est nous qu'il veut éteindre ». (F. Bon, 2004, p. 92). En réalité, le langage constitue un outil de camouflage dont se servent aussi bien les dirigeants d'entreprise que les autorités publiques ; le parti pris des autorités pour les dirigeants les amènent à recourir à des artifices qui peuvent être apparentés à un « embrouillamini » technique tendant à duper une population ouvrière peu instruite ; le discours du délégué interministériel, Jean-Pierre Aubert, envoyé par les autorités, l'illustre parfaitement :

Il faut accepter que les emplois créés soient d'une autre nature que ceux détruits. Les nouvelles usines sont plus sensibles aux cycles économiques, elles ne sont plus installées pour un siècle. Le temps est à l'usine jetable. Cette idée heurte les salariés, on garde toujours un haut fourneau dans sa tête. Or, comme pour Mitsubishi près de Rennes, il peut se passer quatre ans entre l'ouverture et la fermeture du site. (F. Bon, 2004, pp. 93-94).

Le propos de Monsieur Jean-Pierre Aubert, empreint de beaucoup de subtilités d'esprit, démontre que les ouvrières, qui n'ont aucune intelligence des situations économiques, peuvent être victimes d'une expertise abusives. Ce comportement social peut être vu comme un usage pensé, codifié et devenu la norme de fonctionnement des dirigeants :

Il y a ces mots qu'on vous présente comme ceux de l'évidence, de la raison, ces messieurs les « experts » : des tonnes de mots. Et si nous, on dit qu'il y aurait peut-être à raisonner autrement, c'est qu'on n'a rien compris, qu'on est larguées. Qu'on ne sait pas s'enlever du chemin. Une ouvrière, ça ne saurait que se lamenter. Ça ne sait pas lever

les yeux vers les horizons du marché. Alors que je vous parle de nos misères (...). (F. Bon, 2004, pp. 89-90).

En fait, cette inaccessibilité est consubstantielle à la marque Daewoo ; en coréen, le nom « Daewoo » est motivé, sa signification le renvoie à une démesure qui le rend insaisissable, indomptable : « *Vaste univers*, cela veut dire, le nom Daewoo ». (F. Bon, 2004, p. 30).

L'expansion sans limite se constate à travers la lettre W, seul vestige de l'ancien écriteau de la marque : « Un instant, il n'était donc plus resté que la lettre W, mais ce W géant, hommage à un auteur qui m'est cher et aux financiers tripatouilleurs de Daewoo, n'était rien (j'ai photographié, mais de loin on ne voit pas vraiment bien) ». (F. Bon, 2004, p. 78). En effet, la lettre W semble chargée sémantiquement, elle pourrait désigner à la fois les mots anglais « World » et « Word ». Dans le premier cas, elle renvoie au « monde » et décrit la distance d'une mondialisation qui paraît lointaine et illisible aux ouvrières, à preuve le narrateur lui-même, photographiant la lettre W, affirme que « de loin on ne voit pas bien ». (F. Bon, 2004, p. 78). D'ailleurs, le petit personnel n'a jamais aperçu le patron de Daewoo :

Le patron, on ne l'a jamais vu. (...) Il le savait bien que le grand patron, celui de la holding, ou le responsable Europe, ça ne les empêchait sans doute pas de dormir, qu'on séquestre notre chef dans leur bureau. On enferme un visage, mais le groupe qui nous met dehors n'a pas de visage. Pas de visage qu'on ait jamais pu connaître. (F. Bon, 2004, p. 34).

Dans le deuxième cas, W indique « le mot » et raconte indubitablement l'histoire d'une promesse non tenue, d'une parole vaine ; futile et décadent, le mot Daewoo ne renvoie désormais à aucune réalité, il n'est qu'illusion déçue. En revanche, toutes les malheureuses réalités convergent vers cette cible « Daewoo » et l'accablent d'interrogations pour

lui rappeler sa faillite ; cette réflexion peut se déduire de la façon dont le mot est malmené : « Je n'avais pas décidé préalablement d'en rendre compte. L'écriture, c'est après le démontage de l'enseigne. C'est après ce mot dans le ciel, et ce W à la fin promené sous la grue ». (F. Bon, 2004, p. 82).

Le surplomb social des cadres dirigeants se mesure par une rente de situation dont ils bénéficient dans la société. On leur donne plus de visibilité et ils ont voix au chapitre, contrairement aux ouvrières qui ne suscitent qu'un intérêt occasionnel. Le thème d'une émission télévisée mettant en présence ouvrières et dirigeants de l'entreprise Daewoo est intitulée : « Riches et pauvres ». Cette opposition sociale établit un cloisonnement étanche entre le personnel de l'entreprise, crée le « eux » et « nous », une ouvrière en fait une description détaillée :

C'était ça, le thème : les riches et les pauvres. Et devinez, nous on était les pauvres. (...) L'émission a réalisé deux petits films, comment c'était chez eux, comment c'était chez nous. Ça se voulait résumer une journée, pour les trois des deux camps. Les enfants qu'eux emmènent en voiture, et nous à pied parce que l'école on la voit de l'immeuble. (F. Bon, 2004, p. 47).

Le recours intertextuel aux *Misérables* de Victor Hugo pour dénoncer un fait qui perdure montre que la société à peu évoluée concernant les droits des ouvriers en général et des femmes en particulier : « (...) Cent cinquante ans après *Les Misérables*, et que rien n'a changé : d'un côté les joues proprement rasées, nés dans l'argent et bien décidés à y rester, et nous c'est les autres ». (F. Bon, 2004, p. 48).

2.2. Une perspective anthropocentrique

Daewoo de François Bon remet « l'homme » au centre du récit. Il n'y est pas uniquement question de l'histoire d'une entreprise qui ferme ses usines, on y voit davantage

l'exposition de souffrances humaines. La multiplication de focalisateurs diversifie les ressentis nés d'une situation socioprofessionnelle commune aux ouvrières, la perte de l'emploi. Il est vrai que par une éclaboussure de l'enseigne, Daewoo déteignait sur les ouvrières qui croyaient en posséder une part de gloire. À la question de l'enquêteur de savoir si les ouvrières se sentaient un peu propriétaires des lieux, c'est-à-dire de leur entreprise, la réponse d'Anne D. en dit long sur cette identification :

Après coup, oui. Au moment où il a vendu l'usine, précisant bien : - Et voilà, il ne nous reste plus que les murs et le terrain... On n'a pas osé lever la main, dire : ce n'est pas possible. Dire : c'est à nous et n'y touchez pas. (...) On ne passe jamais indifférent devant une maison qu'on a habitée, un immeuble où on a eu sa chambre. (F. Bon, 2004, pp. 58-59).

On retrouve ce sentiment d'appartenance avec une autre ouvrière du nom de Nadia Nasser. Elle refuse de se rendre à l'évidence d'une page tournée, d'une tranche de vie révolue. L'usine est pour elle un bien commun, la propriété de tous ceux qui l'ont fait tourner, chacun y ayant mis du sien, l'endroit reste truffé de souvenirs individuels et collectifs ; cela donne aux ouvrières toute légitimité à s'en revendiquer « légataires » :

Derrière moi, je sentais l'usine. Tout cela, qui était nôtre, fermait. Et nous, dehors. De ce que nous avons mis là de nous-mêmes, des paroles dites, des pleurs confiés à une amie, ou "qu'une amie te confie, des engueulades ou des colères, des gestes mille ou dix mille fois faits, qu'est-ce qu'il reste ? Rien, un bâtiment de ciment déjà moitié vide. (F. Bon, 2004, pp. 144-145).

L'identification des ouvrières à leur entreprise montre que cette entité dépasse sa fonction sociale. En fait, cette tendance à ne se définir que par l'entreprise, l'incapacité à

s'envisager et à se concevoir autrement, confine à une prétention à l'absolutisme. Dans la pièce de théâtre que l'enquêteur reporteur fait jouer aux ouvrières, la réplique de Tsilla synthétise cette réalité dans une formule-slogan : « Daewoo, pour nos emplois, pour nos enfants, pour nos vies ». (F. Bon, 2004, p. 52).

En effet, le rayonnement de l'entreprise va au-delà des ouvrières pour s'incruster dans les familles ; Daewoo, en-dehors d'être l'indispensable sujet de débat dans leur vie, tient un rôle essentiel dans leur existence. L'anecdote de Nadia Nasserî finit par convaincre que cette entreprise reste la pierre d'angle de la vie des ouvrières de Fameck ou pour mieux dire le passage obligatoire de ces petites gens pour acquérir de la dignité : « Et chez moi, quand ma fille dit Nadinia, au lieu de maman, c'est qu'elle s'adresse à la femme qui travaille (...) ». (F. Bon, 2004, p. 145). L'identification à l'entreprise, notamment à l'usine semble plus prégnante lorsqu'elle affirme : « Notre usine est en bleu : ils ont commencé par le panneau avec les trois dernières lettres du nom. On nous enlevait du ciel ». (F. Bon, 2004, p. 243). L'utilisation de l'adjectif possessif « notre » et du pronom personnel « nous » confirme cette appropriation dans laquelle le personnel, plus précisément la sociologie populaire du personnel trouve une reconnaissance. La déchéance et le discrédit social vont parallèlement au démantèlement de l'enseigne ; cela induit pour les ouvrières une image personnelle abîmée, des ambitions rentrées et des espoirs déçus. La désillusion est d'autant plus grande que les ouvrières n'arrivent pas à se démarquer de cette « copropriété » qu'est l'entreprise, il existe une sorte d'entremêlement d'âmes rendu dans une pièce de théâtre par le personnage de Tsilla : « On est un bloc, on est l'usine. Qu'on enlève l'usine, il n'y a plus de bloc. Des êtres éparpillés, jetés : chacune avec sa misère et sa plaie ». (F. Bon,

2004, p. 19). La consistance sociale de ces figures secondaires de l'entreprise voire de la société passe par un écoulement total dans le moule de l'univers professionnel. La fin de cette assurance provoque inévitablement chez les ouvrières une vulnérabilité.

À vrai dire, le chômage reste la grande crainte des ouvrières ; il génère un bouleversement dans l'existence du personnel qui le subit. Plus que la situation en elle-même, c'est l'angoisse causée par la kyrielle de conséquences qui l'accompagne. L'ouvrière Maryse P. donne, d'ailleurs, de l'angoisse une définition presque tripale, émotionnelle : « Vous me dites c'est quoi l'angoisse... Vous voulez que je réponde quoi, c'est ça l'angoisse : ne pas savoir. C'est entre les corps, derrière les visages, dans ce qu'on vous tait des incertitudes. Quand vient l'épreuve, qu'on est dedans, on sait quoi affronter et comment ». (F. Bon, 2004, p. 28). Même si cette définition ne semble pas très orthodoxe, elle signifie une réalité, la reflète et la rend palpable ; le pronom indéfini « on » employé de manière itérative, en plus de généraliser, hisse le cas au niveau du drame humain, on aurait dit du « cas d'école ». Cette souffrance humaine innerve l'existence des ouvrières et ces dernières la ressentent dans tous les aspects de celle-ci ; on l'observe remarquablement quand la parole ne peut plus décrire la douleur et que des gestes habituellement anodins s'épaississent de sens : « aux filles je ne le dis pas. Elles savent, mes filles, mais on en parle pas : quoi, un serrement de main des fois, ou leur tête, là, contre mon épaule, un peu plus longtemps qu'autrefois ? ». (F. Bon, 2004, p. 45). La peur de ne plus pouvoir disposer de soi-même, de dégringoler de quelques rangs dans l'échelle sociale demeure la hantise des ouvrières ; plus que l'immobilisme, le chômage correspond à une perte de souveraineté sur soi-même. L'ouvrière Yann l'explique par une image dont la factualité reste saisissante : « Parce que,

même payées pas cher, c'est de l'indépendance. Puis, d'un coup, c'est comme une rue en travaux : plus de goudron, au-delà de la boue et des flaques, et on ne sait même pas sur quoi ça donne. C'est ça, moi je dis, le chômage... ». (F. Bon, 2004, p. 160). Elle ne fait pas seulement le récit d'une perte de repères, elle exprime également la trahison d'une promesse : celle de faire définitivement partie de l'aventure de l'entreprise. Elle dénonce le fait d'avoir été essorées et d'avoir été mises au rebut, l'entreprise ignorant tous les critères éventuellement dissuasifs et ne faisant aucune gestion humaine de la situation : « Pour le mot esquintées au féminin pluriel : « on a assez donné, on est crevées. On est beaucoup à arriver à la cinquantaine. Esquintées. On sait très bien que, sur la région, il n'y a rien pour travailler. Ça, c'est un préjudice important, on doit nous le payer ». (F. Bon, 2004, p. 215). L'ouvrière Maryse P. tire de cette mauvaise expérience une leçon, fait un constat de réalité désespéré : « On est les superflues (...). Et le mot *superflues*, comme ensuite il vous colle... ». (F. Bon, 2004, p. 25).

Par ailleurs, une ouvrière décédée est devenue le parangon de l'ouvrière martyrisée, le principe d'unification de la condition ouvrière : il s'agit du personnage de Sylvia. Elle n'est pas un simple opérateur romanesque, mais un élément unique qui permet de maintenir la cohésion des multiples éléments l'entourant et ce, par sa seule présence, ses seules caractéristiques intrinsèques. Le narrateur enquêteur ritualise l'évocation de Sylvia, les enquêtées disent toutes l'avoir connue par fréquentation ou par ouï-dire. L'auteur met en exergue la loi d'identité sociale qui fait que l'on se sent systématiquement plus proche de ceux qui nous ressemblent. Elle demeure exemplaire des victimes de l'entreprise Daewoo ; l'enquêteur reporteur sacralise davantage ce personnage par ce mot : « C'était mon premier entretien à Fameck. Je ne savais pas que l'ombre de Sylvia,

dont je ne reproduis pas ici le nom (et même le prénom, je le change), conduirait la suite de tous récits qui à celui-ci s’imbriqueraient ». (F. Bon, 2004, p. 26). Très tôt, Sylvia est évoquée et va servir de fil d’Ariane, c’est la figure du mort qui persiste. Privée de parole, elle aura une intervention directe post-mortem en fin de récit, toutefois, ce personnage qui s’est suicidé possède plus d’occurrences que les autres ouvrières. L’usage inflationniste de ce nom en fait l’emblème de la vie détruite par l’entreprise Daewoo, elle capitalise sur elle les malheurs causés par l’entreprise ; Maryse P. fait la narration de l’importance de ce personnage : « Pour son suicide on était toutes à l’accompagner : levée de corps à l’hôpital et nos voitures pour la tombe, là-haut, cimetière nouveau ». (F. Bon, 2004, p. 25). « Une voix sans prénom », tel est le titre du dernier chapitre qui enfin de compte préfère faire valoir la voix du peuple des ouvrières en faisant disparaître la personnalisation qui était jusque-là de règle. Il aurait été peu inspiré d’abdiquer devant la nécessité du personnage collectif et omettre l’omniprésence de Sylvia, personnage emblématique de cette condition ouvrière ; elle est remise en scelle : « Je ne connaîtrai pas l’Angleterre, et Sylvia, qui voulait tant ce voyage : Sylvia est morte ». (F. Bon, 2004, p. 246). Principe absolu de la souffrance, Sylvia est régulièrement citée par les autres ouvrières comme incarnant leur combat. Même morte, elle vibre en elle et sa mort essentialise, rend inextinguible le combat de la dignité des ouvrières ; on peut prêter à Sylvia, la réplique de Saraï, personnage de théâtre : « Les visages qu’en toi tu portes, l’impression au-dedans d’être peuplée ». (F. Bon, 2004, p. 244). Ce personnage est l’*anima* du récit ; désormais figure immaculée, Sylvia est devenue le point fixe de la lutte, rappelant la dure loi d’airain que constitue non plus nécessairement le travail en entreprise mais la fragilité d’une vie liée obsessionnellement à l’entreprise.

Deux situations contradictoires s'entremêlent et s'opposent à la fois. L'entreprise est un formidable facteur d'identification et de brassage, mais elle aussi le lieu de la concurrence, des ambitions et il s'y manifeste clairement le primat du profit économique sur l'humain. L'ici c'est-à-dire le local, le terroir affronte l'ailleurs c'est-à-dire l'étranger, le lointain, le flottant ; ce contraste insoluble de la mobilité effrénée et de l'immobilisme résigné mettent à mal la vie des ouvrières.

Conclusion

François Bon, par une poétique narratologique nouvelle, initie, dans *Daewoo*, une grille de lecture originale. Ces procédés restituent dans la langue écrite l'émotion du langage parlé ouvrier et exposent divers négateurs sociaux dévoilés suite de la fermeture d'usines. Les ouvrières licenciées, insatisfaites du réel et déçues de la vie, dénoncent les injustices dont elles font l'objet dans un épanchement auprès de l'enquêteur-reporter. Il ressort que le dysfonctionnement professionnel crée une fragilité personnelle et une instabilité sociale, que le travail n'est plus un accomplissement et ne produit plus les gratifications attendues. Ce texte offre, par les défaillances de l'entreprise, un miroir à une société déshumanisée et déshumanisante.

Références bibliographiques

- BAKHTINE Mikhaïl, 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 492 p.
- ANASTOPOULOS Susini Françoise, 1977, *L'écriture fragmentaire (définitions et enjeux)*, Paris, Presse Universitaire de France, 280p.

- GUYAUX André, 1985, *Poétique du fragment, Essai sur les Illuminations de Rimbaud*, Neuchâtel, À la Baconnière, 299 p.
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, 260 p.
- N'DA Pierre, 2010, « L'espace initiatique : Figuration, fonctionnement et sémantique dans la cruche », in *EN-QUÊTE*, Revue scientifique de la faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines, Abidjan, EDUCI, pp. 239-258.
- BEINSTINGEL Thierry, soutenue le 12/12/2017, [sous la direction d'Hervé Bismuth et de Jacques Poirier], *La représentation du travail dans les récits français depuis les Trente Glorieuses*, Thèse de Doctorat en littérature française, Université de Bourgogne- Franche-Comté, pp.232-233.
- GOSMANN Angela, 28 mai 2010, *Zola historien de l'entreprise*, Thèse de doctorat en littérature française, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Paris, Ecole doctorale 120 (Littérature française et comparée), 633p. [sous la direction d'Alain PAGÈS].